

# Des femmes embarquées dans la guerre

Marie-Françoise Guyard

C'est arrivé, nous sommes en guerre ... 1939 !

Je me présente ...

Ce n'est pas facile pour moi : j'ai plusieurs visages, plusieurs histoires, plusieurs noms...et souvent, très souvent même, on n'a pas retenu mon nom.

La guerre m'a propulsée dans l'action, là où je me trouvais, et j'ai pris ma part des tâches à accomplir, parce qu'il le fallait, que l'on avait besoin de moi, simplement, sans avoir à me poser de question.

Je suis une femme,... très jeune femme souvent.

- Je suis... **l'une de celles, qui**, à la pointe du jour, ou dans la nuit noire et glacée l'hiver, **ont traversé la ville à pied** sous le regard hostile ou goguenard des soldats allemands en faction, afin de rejoindre le service qui m'attendait et avait besoin de moi, cela souvent dès 5h du matin !
- Je suis **Geneviève Petit**, inscrite en année préparatoire aux études de médecine en 1938, je suis entrée à l'hôpital en septembre 1939 : la guerre venait d'éclater. Nous étions 28 jeunes étudiants, mais 4 filles, quatre seulement ! Comme partout en France et dans toutes les années d'étude, les garçons sont mobilisés dès 20 ans, d'autres doivent se mettre à l'abri de décisions éventuelles de l'occupant ; et les filles resteront seules étudiantes dans les hôpitaux, après l'exode chaotique et bref !...
- Je suis **Diane de Ronceray**, parmi d'autres comme moi, alors que d'autres n'ont pas été honorés, j'ai été citée à l'ordre des Hospices Civils et de la ville de Rouen. En quatrième année de médecine en Juin 1940, j'ai été nommée faisant fonction d'interne en médecine j'ai assuré, au côté des quatre médecins restés sur place, le service médical, seule en qualité d'interne jour et nuit, en attendant le retour de ceux évacués ou mobilisés. J'ai vécu l'afflux massif de victimes civiles de l'accident de chemins de fer de Morgny la Pommeraye en mai 40 (qui fit 112 blessés et 52 morts), puis des 600 soldats anglais et français victimes des derniers combats, puis des 2500 victimes blessées ou décédées des bombardements.

- Je suis **l'une des religieuses de la Congrégation Notre Dame de la Charité**, à l'Hospice général au côté de Diane et de Thérèse Eudes aussi, je peux témoigner comme il est :
  - « Tragique, d'être brutalement, avec une poignée d'hommes et de femmes courageux, seuls responsables de l'établissement, de l'hébergement, du ravitaillement, des soins...
  - Tragique aussi, l'accueil et le tri des blessés civils et militaires après les bombardements, l'anéantissement des ponts, des trains ... les interventions chirurgicales d'extrême urgences...les morts par centaines.
  - Tragique encore la persécution sournoise, quand l'occupant désemparé eut à son tour recours aux soins des religieuses et des infirmières mobilisées sur l'Hôpital. « Faire du bien à ceux qui vous haïssent » ... Tout le monde n'était pas de cet avis!
  - Tragique enfin, le tribut payé à la maladie! L'extrême fatigue, la sous-alimentation préparaient des terrains de choix pour la tuberculose. Celle-ci fit des ravages parmi nos jeunes Sœurs.
  - Mais de ces années datent les plus solides amitiés extra-communautaires. Le coude à coude, la même volonté de sauver des vies, de soulager les souffrances, d'adoucir les derniers instants. Quel meilleur ferment de communion pour des êtres dont l'idéal est très proche. On se pose peu de question, on agit ensemble. »
- Je suis **Jacqueline Durieu**, et j'ai fait, moi aussi seule, fonction d'interne à l'Hôtel-Dieu. En mai 40 celui-ci est hôpital militaire. Les chirurgiens (J petit et P Cerné) y viennent en tenue militaire. Les 7 et 8 Juin, ils opèrent sans discontinuer les blessés nombreux arrivant du front, jusqu'à ce que l'ordre soit donné d'évacuer au plus vite les militaires pour leur éviter d'être faits prisonniers : les allemands sont à Isneauville. Mais plus de 300 blessés civils, souvent grièvement, belges mais aussi français, restent à ma charge et suis bouleversée lorsque je vois partir à l'aube la dernière ambulance vers la rue de Crosne. Alors que les Sœurs sont prêtes à évacuer, et pensant que j'allais y laisser ma vie, « après m'être repentie de toutes mes fautes, j'ai décidé de repartir au boulot ». Avec Sœur Agnès, 28 ans, moi en fin de deuxième année de médecine, nous avons accueilli les Allemands (si je peux le dire comme cela) le 9 juin à 10h, à la grille de l'Hôtel Dieu. Je suis restée seule, avec les religieuses : les ponts ayant sauté elles n'ont pu obéir aux consignes d'évacuation ; elles ont rangé leur baluchon et les Allemands les ont réquisitionnées. Ensemble nous avons pris soin de tous ces blessés, aidé à les descendre à l'abri dans les caves, et veillé sur eux jusqu'à l'arrivée des médecins allemands, quelques jours plus tard. J'ai travaillé ainsi deux mois entiers jusqu'en août 1940 dans le Lazaret allemand, logée dans la maison des Flaubert certes, mais sous autorité allemande, jusqu'au transfert des civils vers l'hospice général, rejoignant alors Diane de Ronceray.

- Je suis **Yolande de Thieulloy**,

étudiante habitant la rue d'Ernemont. La maison religieuse des Sœurs d'Ernemont sert d'Hôpital militaire aux soldats anglais convalescents transférés de l'Hospice général. J'ai facilité, autant qu'il m'a été possible, l'évasion des soldats pour lesquels l'infirmière qui les accompagnait portait sous sa cape d'uniforme, les vêtements masculins civils qui allaient leur permettre de retrouver la liberté

- Je suis **Denise S**,

infirmière de la croix rouge et le 6 septembre 42 j'ai trouvé le temps d'écrire cette lettre à ma chère Gigi,

*« Si vous aviez été à Rouen hier (5 septembre), vous auriez eu du travail ; il y a eu un bombardement épouvantable et je crois que tous les rouennais ont dû croire leur dernière heure arrivée ; une bombe est tombée (à côté de celle de la salle des Etats), à l'Hospice, dans l'escalier conduisant à "Lamartinière" – Heureusement, elle n'a pas explosé, mais une autre est tombée sur les maisons, rue Lamauve, (à côté des bains de l'Hospice) ; elle a fait de gros dégâts et des victimes ; une autre est tombée, rue Eau de Robec, rue Edouard Adam, rue Legouy, 2 rue Bourg l'Abbé, une, place de l'Hôtel de Ville, place des Carmes, sur la façade de la maison de M. Castagnol (qui par miracle n'a rien) ; le couvent d'Ernemont a été touché puis la rue de l'Avalasse, et surtout la gare Saint-Sever.*

*Il va encore y avoir de nombreuses victimes. Quand verrons-nous la fin de tout cela ? »*

- Je suis **Michèle Barret**,

étudiante de deuxième année en 1944, Nous étions avec Pierre Le Neveu et André Boeda, la petite équipe médicale de l'hôpital annexe de la rive gauche et il témoigne : « Le 18 juillet, vers 17 heures, vingt cinq tonnes de bombes vont s'abattre sur notre proche environnement. L'hôpital lui-même est touché, des pans de murs s'écroulent, nous suffoquons dans la poussière et la fumée. Tout le personnel médical et administratif est épargné, sauf William Carpentier, le chirurgien de petit Quevilly, légèrement touché. Nos blessés sont épargnés, même si certains lits pendent dans le vide. Revenus vers notre courvette, c'est la consternation : une bombe a frappé de plein fouet notre local et celui des laveuses. On retrouvera seulement quelques mèches de cheveux, dernier souvenir des deux employées toujours souriantes et courageuses. »

- Je suis **Sœur Marie Pauline**,

directrice de l'école de la Croix Rouge. « C'est lamentable de voir notre chère ville ainsi massacrée. Que de victimes dans les maisons effondrées et des abris que l'on pensait invulnérables. On en retire tous les jours...(meurtris et macérés) c'est horrible ! Le 4 août nous avons cru notre dernière heure arrivée Nous étions dans l'Eglise Saint Vivien quand nous avons entendu les avions arriver, puis les rafales de bombes au dessus de nos têtes... Le bijou de Saint Maclou est gravement atteint, Saint Vincent complètement démolie ; Si vous voyiez notre pauvre Cathédrale, c'est à faire pleurer. La désolation règne partout...

- Nous sommes **des élèves infirmières de la Croix Rouge**, affectées en deuxième année à l'hôpital annexe du passage Dupont où nous avons aussi vécu les bombardements de juillet qui l'ont détruit nous obligeant à déménager en catastrophe, puis ceux d'août 1944.

Nous avons écrit :

*« La visite de Mlle Clamageran nous a fait un immense plaisir, nous ne sommes donc pas oubliées complètement dans notre malheur !...*

*Le 27 août le poste de la croix Rouge brûle à son tour. Des morts, des morts partout Une odeur infecte se dégage des tous ces lieux...*

*Enfin, le 30 août, le drapeau français flotte sur Bonsecours...sur la Cathédrale !*

*La vie auprès des patients aura été durant cette guerre quelque chose d'exaltant, d'exceptionnel, bref, d'unique... Souvenirs inoubliables... et si chers malgré tout. »*